

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

DISCOURS

PRONONCÉS

A LA SÉANCE SOLENNELLE

TENUE

LE 31 DÉCEMBRE 1873

DANS LA SALLE DE L'AULA, A L'UNIVERSITÉ

POUR LA DÉLIVRANCE DES PRIX

HUMBERT ET ADOR (FONDÉS PAR H. DISDIER)

HENTSCHE ET BELLOT



GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1874

ALLOCUTION

DE

M. LE PROFESSEUR ED. HUMBERT

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ

Monsieur le Conseiller d'État chargé de présider cette cérémonie,

Messieurs les Membres des Autorités cantonales et municipales,

Messieurs les Professeurs et Messieurs les Étudiants,
Mesdames et Messieurs,

N'avons-nous pas tous, à cette heure, la même pensée? Nous sommes réunis pour la première fois dans l'*Aula*, et, pour la première fois aussi, depuis longtemps, les différents concours académiques, à l'exception du prix Davy, pour les sciences, n'ont pas été de stériles combats, faute de combattants.

Ce double fait a sa valeur. Il est d'un bon augure pour l'avenir, au moment où notre chère et vénérable académie du seizième siècle se transforme en une jeune université du dix-neuvième, et où les mesures qui ont dicté cette transformation n'ont pu être encore appliquées de tout point. La loi universitaire a devancé

les mœurs, le droit a précédé le fait. A vous, Messieurs, étudiants et assistants, à nous, professeurs, à chacun même, dans une certaine mesure, de revêtir un esprit et de prendre des allures en rapport avec la nouvelle organisation de l'enseignement supérieur.

Qui dit université, entend par là une haute école capable à la fois de représenter les principales connaissances humaines et de satisfaire la curiosité des studieux, en sorte que le jeune homme dont le désir est de conquérir des grades et d'achever l'éducation de sa pensée, se trace en toute liberté un programme d'études, suivant les exigences de la carrière qui l'attend. Voilà, si je ne me trompe, l'idée fondamentale d'une université, au point de vue des étudiants. Mais toutes les institutions de ce monde, même les meilleures et les plus utiles, peuvent n'être pas bien comprises, vous le savez, et les universités ne se dérobent pas au sort commun.

Représentez-vous une table couverte de plats nombreux et variés; les services succèdent aux services; le menu paraît attrayant; rien ne manque de ce qui est propre à aiguiser les appétits. Mais voyez: parmi les convives en grand nombre, il en est qui ne touchent presque à rien, et seulement du bout des lèvres; il en est qui mangent de tout et beaucoup. Les uns sont voraces, les autres abstinents; les uns pèchent par excès, les autres par défaut. Heureux les modérés! Heureux ceux qui, également éloignés des deux extrêmes, n'oublient pas le mot célèbre « que l'homme d'esprit seul sait mangé! » Eh bien, Messieurs, les divers mets que toute université, *alma mater*, prépare et distribue à ses commensaux, peuvent entraîner pour l'esprit les mêmes effets que certains modes d'alimentation pour le corps.

Bien que l'analogie entre les exigences des deux natures de l'homme ne doive pas être exagérée, il importe de dire à ceux qui vont entrer de plein saut dans la vie universitaire: « Vous êtes libres, prenez garde! Vous êtes responsables, faites votre devoir! Ne demeurez pas en deçà et n'allez pas au delà du but à atteindre! Vous devez vous frayer votre route entre les différentes voies d'instruction qui vous sont ouvertes. Cette route, suivez-la sans hésitation et sans crainte, en vous défiant soit de ceux

qui aspirent à connaître et à parcourir tous les chemins, soit de ceux qui, par indolence ou incurable paresse, n'ont le courage de marcher que dans un très-petit nombre de sentiers. Avec un bon itinéraire, vous préviendrez la fatigue et vous saurez entretenir vos forces. Pour la réelle culture, pour le développement de l'individu, l'essentiel, en effet, ne réside pas dans la quantité, mais dans la qualité de la nourriture intellectuelle, nourriture susceptible de pénétrer dans la circulation de l'âme et de s'assimiler à la vraie destination de l'intelligence. Où serait, je vous prie, l'utilité finale d'une foule d'enseignements que l'élève ne s'approprierait pas, sur lesquels il ne réagirait pas en vertu d'une force active et personnelle? Cultiver chaque année, non pas toutes, mais quelques branches d'études, et apercevoir la place de ces branches dans l'arbre immense de la science court plus à la formation d'un homme que l'ambitieuse fantaisie d'aller de fleur en fleur ou d'avaler toute une corbeille de fruits.

Messieurs les étudiants, faire un bon usage de la liberté, choisir le bien, choisir le mieux n'est pas tout encore dans votre intérêt. Ce que nous vous demandons instamment, c'est de rester fidèles aux travaux commencés suivant votre libre choix. Cette fidélité s'acquiert et se maintient par l'effort, par un effort journalier, par la persévérance, par l'habitude enracinée des choses de l'esprit.

Le savoir ne s'improvise pas, il n'est pas l'œuvre d'un instant, et, depuis des siècles, des milliers de vies d'hommes, et même des plus justement célèbres, ont reculé les bornes de la vérité, sans atteindre jusqu'à ses dernières limites. Quelle n'est donc pas la grandeur de la tâche imposée aux novices qui labourent ou commencent à défricher ce vaste champ des sciences et des lettres! Le découragement ne leur est pas plus permis que l'orgueil. Ce qu'ils sèment d'une main, ils sont assurés de le récolter de l'autre; rien ne se perd ni dans les règnes de l'esprit, ni dans ceux de la nature. Et si rien ne se perd inconsidérément dans la science, rien non plus ne se gagne étourdiment. Toute pensée a sa récompense, et cette récompense est d'autant plus grande que nous vivons davantage avec nos pensées, que nous les sentons toujours présentes, se mouvant, s'élaborant, se métamorphosant, même au milieu des plus vives distractions

du monde extérieur. Avoir sa pensée à soi, sa vie à soi, une retraite en soi, c'est là un bien incomparable. Mais nul ne l'obtient, nul ne le conquiert, ce bien précieux, sans l'art difficile de se connaître, de se posséder, de se surveiller. La vigilance ! Rien ne paraît plus simple et plus naturel que la vigilance, et que de fois cependant elle est négligée, cette propriété, cette vertu, si bien faite pour se concilier avec l'enthousiasme et qui, loin de paralyser l'élan, de comprimer l'essor, assure à l'intelligence toute son ampleur avec la régularité de son vol ? On oublie trop que l'attention, indispensable à toute étude, est la vigilance de l'entendement et que la vigilance, à son tour, est l'attention morale. Veillez donc sur vous-mêmes, Messieurs les étudiants, et prenez de la peine tous les jours avec l'entraînement, la verve, la fraîcheur, qui sont l'heureux apanage de votre jeunesse ! Veillez et recueillez-vous pour ne pas éparpiller ces trésors d'imagination, d'esprit et de cœur qui ne s'amassent qu'à l'âge heureux où vous êtes pour se dépenser plus tard.

Vous dire tout cela, vous demander tout cela, c'est vous prier de faire en conscience le meilleur usage possible de votre liberté; c'est vous recommander l'alliance étroite du nouvel esprit universitaire avec les anciennes traditions et habitudes académiques. Habitudes vigilantes, traditions laborieuses qui, depuis plus de trois cents ans, ont conservé à Genève des natures d'élite et même de génie.

Rendons-leur hommage, à ces hommes supérieurs, devenus des modèles pour la génération présente et, en particulier à celui qui vient d'être enlevé aux sciences ou, pour mieux dire, à la science. Deux fois Recteur de l'Académie où son influence égalait son autorité, M. Auguste de la Rive brilla très-jeune dans l'enseignement. Ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur d'écouter les leçons de ce maître savent à quel point la physique, si attrayante par elle-même, pouvait le devenir encore dans sa bouche. Il y avait en lui tant de simplicité, de naturel, de bonhomie scientifique, avec un si véritable esprit d'investigation ! Vous rappellerais ses travaux sur la chaleur et l'électricité, ses séances, qui nous paraissent presque dater d'hier, sur les aurores boréales, et tant de découvertes, tant d'expériences, tant de mémoires, à commencer par la notice sur Augustin-Pyramus

de Candolle, qui lui ont valu en France, sans parler d'autres distinctions, le titre de membre associé de l'Académie des sciences ? Essaierai-je de caractériser l'intelligence de ce « professeur à idées ¹ », de définir ce sens intuitif, ce tact divinatoire qui lui faisait trouver comme par un éclair d'inspiration ce qu'il soumettait ensuite à l'épreuve de la réflexion et aux rigueurs de la méthode ? Non, il ne m'appartient pas ce domaine où d'autres auront le droit de pénétrer. Tout ce que je veux et tout ce que je peux rappeler, c'est que M. de la Rive aimait et encourageait toute étude sérieuse, comme lorsqu'il provoquait dans la Faculté des Lettres la création d'une chaire d'Histoire de la philosophie; c'est que, en dehors de sa science de prédilection, où il a marqué comme l'un des plus grands de notre époque, il savait s'intéresser à tout ce qui est digne d'intérêt dans la vie morale, intellectuelle, sociale; c'est que les horizons lointains ne lui étaient pas moins familiers que les horizons prochains, pour me servir d'une expression célèbre; c'est qu'il a été l'un des vivants liens entre les sciences et les lettres. Comme il avait l'esprit souverainement inventif, il ne redoutait pas l'hypothèse, cette fille de l'imagination, qui, légitimée par les faits, s'appelle une vérité. Or si l'imagination peut être une des sources de la vérité dans la science, la vérité n'est-elle pas aussi la grande source de l'imagination dans l'art ? Que ne pouvons-nous en dire ici davantage ? — M. de la Rive aurait pu célébrer bientôt sa cinquantième année de professorat.

Après cette perte d'un savant européen qui jeta tant de luster sur la Suisse comme sur sa ville natale, et en souvenir des autres vides douloureux qui se sont faits dans l'enseignement supérieur depuis deux ans, je n'ai qu'une pensée, Messieurs les étudiants, c'est que, pour le savoir, pour la trempe de l'esprit, pour la solidité des connaissances, vous ressemblez à ceux que nous regrettions. Soyez et demeurez les amis sincères du vrai ; aimez la science et les lettres, la philosophie et l'art avec un désintéressement absolu; aimez-les, ces compagnes consolantes de notre existence terrestre, non pour ce qu'elles rapportent de

¹ Suivant le mot heureux de M. le professeur Thury, bien qualifié pour connaître et apprécier M. de la Rive.

profit ou de gloire, mais pour ce qu'elles valent; aimez-les, parce qu'elles prescrivent le travail et que les joies du travail concourent à l'édifice du bonheur. Tels sont aujourd'hui, Messieurs et chers étudiants, mes souhaits, mes vœux. Plaise au Ciel de les exaucer! Et que, à l'heure où le voile des dernières illusions se déchire et où toutes les ambitions de ce monde viennent à s'éteindre, vous puissiez éprouver une impression semblable à celle d'un génie de notre époque et demander comme lui: « *De la lumière, encore de la lumière!* »